Anastassiadou Meropi,
Salonique, 1830-1912.
Une ville ottomane à l'âge des Réformes.

Leyde-New York-Cologne, Brill (The Ottoman Empire and its Heritage, 11), 1997, 465 p.
ISBN : 978-9004107983

Salonique, aujourd'hui ville de plus d'un million d'habitants, capitale économique, administrative et culturelle de la Grèce du Nord, grande rivale d'Athènes, était autrefois une ville ottomane multi-ethnique et multi-religieuse, considérée à la fin du XIXe siècle comme la métropole des provinces roumé-liotes de l'Empire turc. C'est à cette cité portuaire, une des grandes villes-vitrines de la modernité ottomane, que Meropi Anastassiadou a consacré sa thèse de doctorat d'histoire soutenue à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Paris) en septembre 1995 et dont elle nous présente ici une version amendée et améliorée.

Composé de quatre parties, l'ouvrage se divise en deux grands chapitres : le premier présente la ville de Salonique proprement dite ; le second cherche à cerner le développement urbain et social à travers les archives locales. Pour bien souligner les divers phénomènes qui ont contribué au remodelage de la société et du tissu urbain, l'auteur utilise tout au long de ce livre une méthode contrastive juxtaposant deux visages de la ville : la Salonique des années 1830 et celle des années 1900. C'est ainsi que le « nouveau visage de Salonique » (deuxième partie) y est apposé à une présentation cursive de la ville héritière des réformes des *Tanzimat* (première partie). De même, les données fournies par les inventaires après décès des années 1830 et 1840 sont confrontées à celles de la fin du siècle (troisième partie). C'est ainsi, enfin, que les métiers traditionnels de l'époque des *Tanzimat* y sont comparés aux diverses composantes du monde du travail vers 1900 ; et le « beau monde » local des années 1840 à celui des dernières décennies du siècle (quatrième partie).

Dans cette approche diachronique du changement, l'ouvrage présente quatre parties, introduisant dans un premier temps la ville de Salonique à l'aube des *Tanzimat*. L'auteur nous rappelle que Salonique est avant tout une ville byzantine, avec ses remparts, percés de portes, et ses tours, et un port naturel offrant de nombreuses possibilités de mouillage ; que c'est une ville cosmopolite conservant de nombreux lieux de culte : églises de rite orthodoxe, synagogues, mosquées. Les fidèles s'y retrouvent pour prier et pour manifester leur appartenance à une communauté, tandis que les miséreux et les plus démunis viennent y chercher quelque réconfort. À cela, s'ajoutent des couvents (*tekke*) et des oratoires musulmans (*mescid*). Comme la plupart des autres villes de l'Empire, Salonique présente en son sein une mosaïque de peuples où se côtoient dans la journée Grecs orthodoxes, Turcs musulmans, *Dönme*, Serbes, Bulgares, Arméniens grégoriens, Albanais, ou Tsiganes, et surtout, juifs sépharades particulièrement nombreux. Le phénomène le plus frappant au XIXe siècle est le pourcentage de plus en plus élevé d'étrangers, ces *yabancı* qui viennent chercher fortune en Orient.

Comme toutes les villes de l'Empire ottoman, Salonique n'est pas épargnée par les catastrophes : incendies, épidémies, insuffisance de l'alimentation en eau, tremblements de terre. Les *Tanzimat* entraînent une mutation profonde de la ville qui, à la fin du XIXe siècle, présente un visage « moderne ». C'est le thème de la seconde partie de l'ouvrage qui passe en revue les transformations : aménagement des rues désormais larges, rectilignes, parfois pavées ; suppression des impasses ; construction de nouvelles artères ; remplacement des constructions en bois par de nouveaux édifices en pierre. La ville se dote d'entrepôts et de quais accueillant les bateaux à vapeur ; de divers services publics : tramways, distribution d'eau potable, éclairage et chauffage au gaz. Le tout est désormais géré par une municipalité. Salonique va dès lors connaître une croissance démographique soutenue, la population doublant en l'espace de quelques décennies. Cette explosion démographique va de pair avec un dynamisme économique qui transformera la modeste cité portuaire en un centre de commerce des plus importants de la Méditerranée orientale. Inévitablement, l'urbanisation gagne la périphérie où se regroupent les populations les plus modestes, renforçant les clivages sociaux et économiques.

Pour encadrer le changement, une administration urbaine se met en place, dont les consignes sont hygiène, ordre, embellissement. L'objectif est simple : il s'agit de transformer la ville traditionnelle en une cité moderne, calquée sur le modèle européen. À côté de nouvelles écoles, aux bâtiments peu voyants, surgissent des édifices dont la multiplication accompagne l'essor du capitalisme local. Banques, cafés, restaurants, hôtels, usines, grands magasins de luxe, se juxtaposent à la Salonique traditionnelle pour en faire une cité reflétant la révolution industrielle et la domination de la finance occidentale.

La troisième partie de l'ouvrage concerne l'environnement domestique des « anonymes ». L'auteur tente de les cerner à travers les inventaires après décès, sources d'archives dont la richesse n'est plus à démontrer depuis les travaux de Ömer L. Barkan et André Raymond (*Artisans et commerçants au Caire au XVIIIe siècle*, Damas, 1973), ou plus récemment de Colette Establet et Jean-Paul Pascual (*Familles*

BCAI 29 (2014) Anastassiadou Meropi: Salonique, 1830-1912. Une ville ottomane à l'âge des Réformes., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

et fortunes à Damas, 450 foyers damascains en 1700, Damas, 1994). Malgré leur sécheresse, les registres après décès permettent d'appréhender l'environnement quotidien de ces « anonymes » à travers la liste des objets en leur possession, de leurs dettes et de leurs biens immobiliers.

Ainsi, le dépouillement des 172 inventaires après décès, pour la période s'étendant de 1836 à 1848, permet de montrer que les Saloniciens du milieu du XIXe siècle vivaient dans un cadre domestique fort rudimentaire. L'ameublement des foyers musulmans témoigne d'un style de vie portant fortement l'empreinte du nomadisme. Malheureusement, cette documentation a ses limites et est loin d'être complète, car elle est significative d'un infime échantillon de la population musulmane, ignorant totalement les communautés non musulmanes de la ville, en particulier les juifs et les Grecs orthodoxes, pourtant majoritaires. Le dépouillement de sept registres couvrant la période 1880-1910 fait ressortir que, cinquante ans plus tard, les Saloniciens ne vivent plus comme des ruraux mais comme de vrais citadins. Désormais, surtout parmi les plus aisés, tables et chaises partagent le même espace que les grands plateaux traditionnels posés à même le sol. La différenciation des modes de vie s'accompagne d'une nette accentuation des clivages socio-professionnels avec d'un côté, les militaires et les artisans condamnés à se contenter de conditions de vie très modestes, et de l'autre, des foyers aisés qui reproduisent le modèle occidental.

Pour clore ce chapitre des « anonymes », M. Anastassiadou s'intéresse à la colonie française de Salonique. Elle a pour cela recours à 49 documents se rapportant à des individus décédés à Salonique entre 1869 et 1910, inventaires après décès dressés par la Chancellerie de France à Salonique et conservés dans les archives consulaires du ministère des Affaires étrangères à Nantes. Bien que cette communauté française soit modeste (elle n'est constituée que de 112 individus), on discerne différentes catégories professionnelles. En haut de l'échelle, nous trouvons les commerçants et les professions libérales (médecins, dentistes, photographes), en bas, les artisans, les employés des chemins de fer et les instituteurs. Regroupée pour la plupart dans le quartier franc de Salonique, dotée de logements relativement confortables, cette communauté française, à la fin du XIXe siècle, ne se distingue guère des autres habitants si ce n'est que, contrairement aux Saloniciens de souche, ils n'investissent guère dans l'immobilier, manifestant une nette préférence pour le statut de locataire. Mais ces Français, à l'instar des autres Européens qui vivent à Salonique, apportent un dynamisme qui a largement contribué à donner une impulsion à la ville nouvelle en train d'émerger.

La quatrième et dernière partie de l'ouvrage analyse l'évolution de la société salonicienne. Ville portuaire, Salonique constitue un débouché naturel pour les produits régionaux, notamment les laines, les cotons de Serres, les tabacs macédoniens, les soies de Zagora. Elle produit également de nombreux articles à partir du coton (coussins, couvertures, matelas), de la laine (vêtements, tapis) et de la soie (chemises). Cependant, c'est la tannerie qui constitue l'activité la plus renommée et la plus lucrative de la ville. Grâce à des registres de *vakf* conservés aux Archives historiques de Macédoine à Thessalonique, l'auteur recense les divers métiers pratiqués à Salonique, en prenant soin de distinguer les spécialisations ethniques et la répartition des professions à l'intérieur du tissu urbain. Cette documentation fait ressortir qu'à l'époque des *Tanzimat* l'artisanat constituait encore le principal pivot de l'économie locale et mobilisait l'essentiel de la population active. Mais une mutation commence à voir le jour. À la fin du siècle, on assiste au déclin de la tannerie et des textiles, parallèlement au recul de la sériciculture, durement frappée par la pébrine, maladie qui touche les cultures de vers à soie du pourtour méditerranéen et entraîne la fermeture de nombreux ateliers. Les éleveurs, les tisserands, ainsi que les tanneurs, sont incapables de s'adapter aux nouvelles exigences de leur clientèle et sont concurrencés par les importations d'articles européens et américains. La ville s'industrialise, mais les grandes entreprises restent rares et sont souvent fort modestes. Si les services administratifs et les transports urbains emploient peu de personnel, il n'en est pas de même des fonctionnaires, des militaires et des professions libérales (avocats, médecins, pharmaciens, architectes), dont l'importance croît régulièrement.

Salonique possède de nombreux lieux de rencontre et d'échanges (places publiques, cafés, brasseries, restaurant) et de multiples lieux traditionnels de socialisation (échoppes, lieux de culte, bains publics, écoles) où les clivages ethniques, confessionnels, socio-économiques se trouvent contrebalancés par un sentiment d'appartenance à une même collectivité urbaine. La bourgeoisie salonicienne affiche d'ailleurs cette hétérogénéité. Le « beau monde », comme se plaît à le qualifier l'auteur, peut se diviser en quatre catégories à la veille des *Tanzimat* : les rentiers et les propriétaires, les commerçants et les grands négociants, les banquiers, enfin les consuls des pays européens. Moins d'un siècle plus tard, ce classement est modifié ; désormais la classe dominante est constituée de hauts fonctionnaires et de grands négociants. Mais pour faire partie de ce « beau monde », il ne suffit pas de posséder des titres, des distinctions et être riche, il faut également

BCAI 29 (2014) Anastassiadou Meropi: Salonique, 1830-1912. Une ville ottomane à l'âge des Réformes., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

se distinguer en adoptant un mode de vie européen. Pour gagner cette estime, il faut participer à des fêtes, des compétitions sportives, des soirées mondaines, et fréquenter les cercles, les associations, les clubs les plus huppés, les loges maçonniques. Il faut également faire partie des conseils communautaires, consacrer une partie de son temps à la gestion des affaires publiques, aider les plus démunis par le biais d'œuvres de bienfaisance.

Pour conclure, l'auteur retrace la place de Salonique dans l'histoire du XIXe siècle jusqu'aux bouleversements à la veille de la première guerre mondiale. Elle rappelle qu'à côté des guerres et des crises qui ont secoué le siècle, il existe une violence permanente entre communautés, dont les aspirations et revendications sont de plus en plus exacerbées par la question bulgare, le développement des mouvements nationalistes en Macédoine, la révolution Jeune-turque (1908). La Salonique ottomane s'achève par l'annexion de la ville par les forces grecques en novembre 1912. Le terrible incendie de 1917, qui réduira en cendres le centre-ville, achèvera d'effacer la mémoire de cette capitale régionale, ville plurielle amarrée à un Empire multi-ethnique et multi-confessionnel. Ville natale de Mustafa Kemal, berceau de la « littérature nationale » turque, avec des figures aussi éminentes que Ziya Gökalp et Ömer Seyfettin, *Selânik*, rappelons-le, n'a cessé d'occuper une place particulière dans le cœur des Turcs.

L'ouvrage de Meropi Anastassiadou est un livre important, de qualité, fruit d'un travail considérable mené avec une minutie et une rigueur, dont il faut lui savoir gré. Il est à recommander à tous les spécialistes de l'histoire urbaine à travers la Méditerranée.

Frédéric Hitzel
CNRS - Paris

BCAI 29 (2014) Anastassiadou Meropi: Salonique, 1830-1912. Une ville ottomane à l'âge des Réformes., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net